

LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1694-1994

SA NAISSANCE ET SON ACTUALITÉ

Exposition réalisée du 16 avril au 3 juillet 1994 au Château de Langeais
par la Bibliothèque de l'Institut de France

Comité d'honneur :

Monsieur Marcel Landowski, chancelier de l'Institut de France

Monsieur Maurice Druon, secrétaire perpétuel de l'Académie française

Maître Maurice Rheims, de l'Académie française, président de la Commission des bibliothèques et archives de l'Institut de France

Le comité d'honneur exprime ses vifs remerciements :

à l'Association française d'action artistique (AFAA), au Comité départemental du tourisme d'Indre-et-Loire, au ministère de la Culture et de la Francophonie (célébrations nationales), à la Mairie de Langeais, à la Délégation générale à la langue française, à la Direction régionale des affaires culturelles de la région Centre, au Rectorat d'Orléans-Tours, à la Fondation Athéna-Institut de France

ainsi qu'aux prêteurs :

les Archives de l'Académie française, la Bibliothèque de l'Arsenal, la Bibliothèque Mazarine, le Musée de Castries et le Musée Jacquemart-André de l'abbaye royale de Chaalis

Commissaires de l'exposition et rédacteurs du catalogue : Mmes Mireille Pastoureau, directeur de la Bibliothèque de l'Institut de France et Annie Chassagne, conservateur en chef à la Bibliothèque de l'Institut de France

Les notices 1 et 2 ont été rédigées par M. Pierre Gasnault, directeur de la Bibliothèque Mazarine, et le chapitre 10, concernant le *Dictionnaire* aujourd'hui, par le service du Dictionnaire de l'Académie française

Doivent aussi être remerciés : MM. et Mmes Geneviève Bresc-Bautier ; Dominique Coq ; Jean Digne ; Jean-Claude Garreta ; Yannick Portebois

Action pédagogique et parcours-découverte : Mme Marie-Thérèse Fouillade, chargée de la communication pédagogique et culturelle à l'Académie des sciences

Communication et relations presse Institut de France: Mme Nathalie Darzac

Relations presse Conseil général d'Indre-et-Loire : M. Antoine Selosse

Photographies du catalogue : M. Bertrand Alberge

Panneaux photographiques et décoration : Studio Sartoni

L'Académie française est une institution unique au monde, l'arbitre de la langue française. Son premier *Dictionnaire* a vu le jour en 1694. Cette exposition se propose de retracer ses origines et les étapes de sa réalisation, en les situant dans l'histoire générale des dictionnaires de langue et dans la vie littéraire du XVII^e siècle.

Dans le souci de faciliter la lecture, les citations ont été transcrites en français moderne. Dans les titres d'ouvrages, l'orthographe d'origine a été respectée, à l'exception des abréviations et de certains accents, ainsi que des *j* et des *i*, des *u* et des *v*, qui ont été distingués .

SOMMAIRE

Avant-propos.....	
1. Les premiers dictionnaires de langue.....	
2. Les dictionnaires de langue au XVII ^e siècle.....	
3. La fondation de l'Académie française.....	
4. La vie littéraire au temps du Dictionnaire de l'Académie	
5. Le travail sur la langue française au XVII ^e siècle.....	
6. Le Dictionnaire de l'Académie, projet royal.....	
7. Les auteurs célèbres et le Dictionnaire de l'Académie.....	
8. La première édition du Dictionnaire de l'Académie française.....	
9. Polémiques et dictionnaires concurrents.....	
10. Le Dictionnaire de l'Académie française aujourd'hui.....	
Bibliographie.....	
Table des illustrations.....	

AVANT-PROPOS

Le 24 août 1694, une délégation de l'Académie française remettait au roi les deux volumes de la première édition de son dictionnaire, accomplissant ainsi le dessein de Richelieu de doter la France d'une langue nationale, commune au plus grand nombre. Dépositaire de la doctrine de Malherbe, composée de gens de lettres mais aussi de représentants lettrés de différentes professions et de divers états, l'Académie avait reçu une mission dont on mesure mieux aujourd'hui la profonde originalité : constituer avec sagesse et économie une langue qui ne fût pas celle des spécialistes, des érudits, ni celle des corporations, qui eût la clarté et l'élégance qu'on accorde au latin, où ne fût pas accentué l'écart entre langue écrite et langue parlée, qui fût enfin sa force de son double attachement à l'usage et à la norme.

Tel est le programme que, fidèle à l'esprit des Statuts de 1635, s'était efforcé de réaliser le Dictionnaire de l'Académie. Sans être tout à fait le premier, il fut le premier de cette sorte. Ni le dictionnaire de Richelet (1680), ni celui de Furetière (1690) ne reposaient sur les principes qui furent ceux de l'Académie. Le second avait l'ambition d'être "universel" et de contenir "tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les Sciences et des Arts". Tel ne fut pas le dessein de l'Académie, qui avait fait sienne, sinon la totalité des *Remarques* de Vaugelas, du moins l'idée qui les avait inspirées, à savoir qu'il convient de reconnaître l'usage "pour le maistre et le souverain des langues vivantes" et qu'"il sera toujours vray qu'il y aura un bon et un mauvais usage".

Dès cette première édition, l'Académie voulut que son Dictionnaire fût un dictionnaire de mots plutôt qu'un dictionnaire de choses. Distinction qu'il ne convient pas de forcer, mais qui signale au moins une tendance, et même un choix. Le but du Dictionnaire de l'Académie était d'informer sur la nature grammaticale des mots, leur orthographe, parfois leur prononciation, leurs significations et acceptions, leurs usages syntaxiques, leurs domaines d'emploi, le niveau de langue qui en détermine lui aussi l'emploi. A cet égard, il se distinguait délibérément des dictionnaires à visée encyclopédique, dont le dictionnaire de Furetière, qui fait une large place aux descriptions et commentaires, demeure le modèle. Au demeurant, publiant la même année 1694, sous son patronage, le *Grand Dictionnaire des Arts et des Sciences* de Thomas Corneille, qui fut présenté comme un complément au sien, l'Académie entendait marquer le caractère original et singulier de sa propre entreprise. Lors même que le développement des sciences et des techniques, au cours du XVIII^e siècle, amenait l'Académie, dans la troisième (1740) et la quatrième édition (1762), à introduire des milliers de mots appartenant à des domaines spécialisés, elle le fit avec pondération, mais elle le fit, parce que plusieurs termes "qui n'étoient autrefois connus que d'un petit nombre de personnes, ont passé dans la Langue commune" (Préface, 1762). Ce principe, on le sait, est resté le sien. A quoi servirait-il d'ailleurs d'introduire dans un dictionnaire d'usage les néologismes qui se répandent chaque année sous nos yeux et se déversent dans nos oreilles, si se perdait dans le même temps la maîtrise d'une langue dont on voulait justement qu'elle fût "capable de *traiter* les arts et les sciences" (Statuts de l'Académie)?

Ce même souci d'une langue homogène qui fut celui de l'Académie lorsqu'elle préparait, sous la conduite de Vaugelas, puis de Mézeray, la première édition de son Dictionnaire, est sans doute ce qui inspira le classement par familles de mots. C'est ainsi qu'à la suite du verbe *dire*, on trouvait *dicter*, *diction*, *dictionnaire*, *dicton*, mais aussi, *contredire*, *interdire*, *maudire*, *prédire*, etc. Un index alphabétique, en fin de volume, permettait au lecteur de se reporter facilement à l'article qu'il souhaitait consulter. Si cet ordre fut abandonné ensuite, il avait pourtant le grand intérêt de mettre en évidence la continuité historique et sémantique des mots, et de faire référence implicite à l'étymologie.

L'étymologie fut assurément ce qui guida en partie les premiers académiciens français lorsqu'ils eurent à se déterminer en matière d'orthographe. Les débats orthographiques

n'étaient pas moins vifs au milieu du XVII^e siècle qu'ils ne le furent par la suite. Ils l'étaient au sein même de la Compagnie, où Bossuet et Corneille plus encore intervinrent bien des fois. Tout en marquant son attachement à l'orthographe ancienne, l'Académie fut bien éloignée, dans cette première édition, de s'abstenir de toute amélioration, parmi lesquelles certaines furent importantes (distinction graphique du *i* et du *j*, du *u* et du *v*, élimination de consonnes superflues, transcriptions phonétiques plus appropriées, etc.). Quelles que soient les critiques que l'on a pu formuler à l'égard de l'orthographe académique de 1694, il n'en reste pas moins que celle-ci fut le point de départ d'une évolution que l'Académie décida, enregistra ou facilita à partir de 1740 dans les éditions successives de son Dictionnaire. Ne serait-ce qu'à ce titre, la première édition du Dictionnaire de l'Académie et celles qui ont suivi témoignent de ce que l'orthographe française n'était nullement fixée en 1694 (comme pourrait le laisser croire l'habitude de donner à lire nos classiques en orthographe modernisée).

Trois siècles après la publication de la première édition de son Dictionnaire, l'Académie n'a guère varié sur les principes. Si la notion d'usage repose aujourd'hui sur des bases plus larges qu'au XVII^e siècle, le respect du bon usage s'impose plus que jamais. L'Académie n'entend pas simplement refléter la langue, ni refléter n'importe quelle langue. L'Académie entend rappeler qu'il existe une communauté d'humains qui, ayant la langue française en partage, en portent la responsabilité. En cela, l'Académie est fidèle à elle-même. Le premier volume de la 9^e édition du Dictionnaire de l'Académie (A à Enzyme) a été publié en novembre 1992 par l'Imprimerie nationale. L'Académie fait paraître désormais la suite de ses travaux, sans attendre leur publication en volume, dans les Documents administratifs du *Journal officiel*. Si, trois cents ans après sa présentation au roi, le Dictionnaire de l'Académie est resté oeuvre vivante, c'est parce qu'il symbolise le lien, assez exceptionnel, qui unit une nation à sa langue, plusieurs nations à leur langue commune.

1 . LES PREMIERS DICTIONNAIRES DE LANGUE

Un dictionnaire est le recueil des mots d'une langue, rangés dans un ordre en général alphabétique et suivis d'une définition et d'exemples d'emplois. Ce type d'ouvrage trouve son origine dans les glossaires du Moyen Âge, listes de gloses ajoutées en marge des manuscrits pour commenter les termes latins qui ne sont plus directement intelligibles par les clercs. Ces glossaires, classés méthodiquement et quelquefois alphabétiquement, constituent parfois des listes indépendantes des textes auxquels ils se rapportent.

A la fin du XIII^e siècle, le premier dictionnaire monolingue latin ordonné selon l'ordre alphabétique est rédigé par Jean Balbus de Gênes (n^o1) ; la moitié des mots environ y sont rendus par une équivalence simple, l'autre moitié donnant lieu à des explications plus complexes, qui sont des essais de construction d'un article de dictionnaire. De cet "ancêtre" sont issus la presque totalité des recueils lexicaux latins parus ensuite en Europe ainsi que les glossaires latin-français de la fin du XIII^e et du XIV^e siècle.

Ces instruments de travail, destinés aux clercs qui ne comprennent plus très bien le latin des manuscrits qu'ils copient ou aux écoliers et étudiants français, donnent surtout des équivalences et des traductions sans commentaire. A côté de cette série de lexiques se développent alors, à l'usage des voyageurs et des marchands, des "manières de langage", listes

de mots usuels avec leur prononciation et l'indication de la façon de les employer, permettant de passer d'une langue vivante à une autre.

Mais c'est aux humanistes du XVI^e siècle que revient le mérite de mettre au point une méthode qui permette de rassembler autour d'un mot différentes données - son statut grammatical, son étymologie, les emplois qu'on en fait dans le discours - et de créer ainsi le dictionnaire.

Le latin tient encore une place prépondérante dans le monde. Il est la langue comprise par les clercs, les érudits, les lettrés, et il sert donc de langue commune en Europe. C'est par son intermédiaire que l'on peut comprendre une autre langue vivante que la sienne, ce qui explique la grande diffusion du dictionnaire de Calepino (n° 2) et d'autres recueils plurilingues (n°3).

Parallèlement la langue française s'affirme. Répandue par les humanistes au moyen de la diffusion des textes imprimés pour rendre plus accessibles les Saintes Ecritures, rendue obligatoire dans les textes juridiques qui devaient être compris de tous par l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539), elle prend de plus en plus d'importance dans le monde des lettres où son emploi est revendiqué (n°4-5). Elle doit dans le même temps se développer, accroître son vocabulaire dans des domaines jusque-là réservés au latin, tels que la philosophie et les sciences, se codifier enfin, quant à son orthographe et à sa grammaire (n°6).

Paradoxalement, c'est grâce à un dictionnaire destiné à l'étude du latin classique, le dictionnaire français-latin de Robert Estienne, que paraît la première nomenclature du vocabulaire français (n°7). Ce dictionnaire, enrichi par Jean Nicot (n°8), constituera la première ébauche d'un dictionnaire français-français avant les réalisations de la fin du XVIII^e siècle.

L'usage du français prenant une place de plus en plus grande, ses règles s'affirmant, son apprentissage peut faire l'objet d'une réflexion et d'une codification (n° 9).

1. Johannes BALBUS, *Prosodia sive Catholicon*, XIV^eème siècle. Manuscrit sur parchemin, 333 feuillets à deux colonnes, in-folio
Bibliothèque Mazarine, Ms 3796

Le dominicain Giovanni Balbi (en latin Johannes Balbus), originaire de Gênes, appartient au couvent des frères prêcheurs de cette ville dans la seconde moitié du XIII^eème siècle. Son nom est passé à la postérité comme étant celui de l'auteur d'un traité de grammaire dont la cinquième partie est constituée par un copieux dictionnaire alphabétique de la langue latine. Il donna à cet ensemble, qui fut achevé le 7 mars 1286, le nom de *Prosodia* ou *Catholicon*, c'est-à-dire universel.

Cet ouvrage eut un énorme succès. On en dénombre près de 200 manuscrits du XIV^eème et du XV^eème siècles. Il fut imprimé, dès 1460, à Mayence. Cette première édition fut suivie d'une trentaine d'autres en l'espace d'un demi-siècle. Le terme *catholicon* en vint à désigner, de façon générique, un dictionnaire. Ainsi Jean Lagadeuc donna ce nom au rare dictionnaire trilingue (breton, français et latin) qu'il fit imprimer à Tréguier en 1499.

Le manuscrit exposé a été copié et décoré à Paris vers 1380. En plus de grandes initiales constituées par des rinceaux de feuillages sur fond doré, il présente, dans la partie supérieure du premier feuillet, une enluminure insérée dans un cadre quadrilobé à bordure tricolore. Elle représente un maître (Giovanni Balbi), assis dans une grande cathèdre, faisant un cours à un auditoire de laïcs et de religieux.

Cette peinture est l'oeuvre d'un artiste demeuré anonyme et connu sous le nom de Maître du *Livre du roi Modus*, l'un des manuscrits qu'il illustra (manuscrit français 12399 de la Bibliothèque nationale). Il fut actif à Paris de 1374 à 1390 environ. Il y collabora à l'enluminure d'une trentaine de manuscrits, dont certains firent partie de la bibliothèque du roi Charles V.

Le manuscrit, aujourd'hui conservé par la Bibliothèque Mazarine, appartient au XV^{ème} siècle à un religieux du couvent des ermites de Saint-Augustin de Metz, frère Jean d'Epinal, qui a écrit son nom sur le dernier feuillet. Au moment de la Révolution, il se trouvait dans la bibliothèque du couvent des Grands-Augustins de Paris.

2. Ambrogio CALEPINO, *Dictionarium ex optimis quibusque authoribus studiose collectum et rursus auctum...* Paris, Josse Bade et Jean Petit, 13 février 1517 (nouveau style). In-folio, 398 ff., caractères romains, gothiques et grecs
Bibliothèque Mazarine, 94 A

Ambrogio Calepino (1440-1510/1), religieux de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, est l'auteur d'un copieux dictionnaire de la langue latine, dont il rassembla les matériaux pendant une trentaine d'années et qui parut, pour la première fois, à Reggio d'Emilie, en 1502. Ce dictionnaire, qui devint polyglotte à partir du milieu du XVI^{ème} siècle, a connu une fortune considérable. Plus de deux cents éditions, publiées en Italie, en France, en Suisse, en Belgique et dans les pays germaniques, se succédèrent de 1502 à 1779.

Dès la première moitié du XVI^{ème} siècle, le mot *calepin* est devenu un nom commun dans le sens de dictionnaire, puis d'agenda à partir du XVII^{ème} siècle. Racine l'utilise encore dans sa première acception dans une lettre à l'abbé Le Vasseur : "N'êtes-vous pas fort plaisant avec vos cinq langues? Vous voudriez justement que mes lettres fussent des Calepins..." (4 juil 1662, édition de la correspondance par Raymond Picard, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1952, p.445).

En pleine évolution, ce mot ne figurait pas dans la première édition du *Dictionnaire* de l'Académie française. Il a aujourd'hui le sens de "petit carnet de poche où l'on note des renseignements, des indications, des impressions" (*Dictionnaire de l'Académie française*, neuvième édition).

L'édition du dictionnaire de Calepino exposée ici est la huitième publiée à Paris. La première le fut dès 1509, signe du grand succès de l'ouvrage. Cet exemplaire appartient à François Guillebon, *socius* du collège de Sorbonne et docteur en théologie, mort en 1534. Il l'avait acheté pour l'importante somme de 21 sous tournois, comme l'indique une mention manuscrite. Il le donna au collège de Sorbonne qui le conservait au moment de la Révolution française.

3. *Le Dictionnaire des huit langaiges : c'est à sçavoir Grec, Latin, Flameng, François, Espagnol, Italien, Anglois, et Aleman : fort utile et nécessaire pour tous studieux et amateurs des lettres. Nouvellement reveu et corrigé*, Lyon, Michel Jove, 1558. In-seize
Bibliothèque Mazarine, 46481

Ce dictionnaire est dérivé du premier dictionnaire bilingue de langues modernes imprimé à Venise en 1477, le *Vocabulario italiano teutonico*. En 1510 paraît à Rome une édition augmentée, l'*Introductio quaedam utilissima sive quatuor linguarum...* En France, les éditions de Lyon, puis de Paris, portent pour titre *Dictionnaire des huit langaiges*.

De tout petit format, ce répertoire regroupe les mots par chapitres, chacun des chapitres correspondant à un sujet : le vocabulaire d'un même thème est énuméré avec sa traduction en vis-à-vis. Le premier chapitre traite de Dieu, le second des saints, le quatrième du diable, de l'enfer et du purgatoire. D'autres concernent les villes, les couleurs, le jardin et ses fruits, les montagnes et les vallées...

4. Geoffroy TORY, *Champ Fleury. Auquel est contenu l'art et science de le deue et vraye proportion des lettres attiques, qu'on dit autrement lettres antiques, et vulgairement lettres romaines proportionnées selon le corps et visage humain*, Paris, G.Tory et G.Gourmont, [1529]. Petit in-folio, édition originale
Bibliothèque de l'Institut de France, 8° Duplessis 2937 réserve

Né à Bourges vers 1480, Geoffroy Tory, après avoir fait des études dans sa ville natale, puis en Italie, arrive à Paris en 1506. Il y devient régent dans plusieurs collèges parisiens, puis s'établit comme

imprimeur en 1529. A la fois libraire, typographe, artiste, graveur, philologue et traducteur, il incarne l'esprit humaniste.

Le *Champ Fleury*, l'un des livres les plus célèbres de la Renaissance, est un traité consacré à l'élaboration d'une typographie idéale et, en même temps, un manifeste qui exalte les mérites et la dignité de la langue française, "une des plus belles et gracieuses de toutes les langues humaines". Il demande que cette langue mouvante se fixe : "Plût à Dieu que quelque noble coeur s'employât à mettre et ordonner par règle notre langage français... Donnons-nous tous courage les uns aux autres et nous éveillons à la purifier".

Comme ses collègues imprimeurs, il intervient dans les décisions qui concernent la langue et l'orthographe : il réclame l'emploi de l'accent aigu, de l'apostrophe et de la cédille.

Le *Champ Fleury* qui, en ancien français, signifie le "Paradis" est orné d'une centaine de compositions gravées sur bois : diagrammes, lettres capitales, lettres entrelacées ou fantaisistes.

5. Joachim DU BELLAY , *La Deffence et illustration de la langue francoise...* par I.D.B.A., Paris, Arnoul l'Angelier, 1557. In-octavo, 3ème édition, parue chez le même éditeur que la première, publiée en 1549

Bibliothèque de l'Institut de France, 8° O 120 E* réserve

Né en Anjou vers 1522, Joachim Du Bellay appartient à une famille célèbre par ses hommes de guerre et ses diplomates. Il étudie le droit à la faculté de Poitiers où il rédige ses premières poésies latines et françaises.

Il publie en 1549, sous ses seules initiales et à l'instigation du groupe qui deviendra celui de la Pléiade, *la Deffence et illustration*, premier manifeste de la langue française, oeuvre d'allure polémique où il s'oppose à ceux qui croyaient plus digne d'un esprit cultivé d'écrire en latin. Il réclame l'usage du français en littérature comme dans les disciplines telles que la philosophie et les sciences. Il revendique la dignité du français par rapport aux langues anciennes, mais aussi par rapport à l'italien. Il défend l'idée que l'on peut glorifier, "illustrer" son pays par sa langue.

Poète soucieux de dire avec efficacité les principes qui doivent diriger sa création, il donne des conseils pour développer les pouvoirs de la langue française : régler la versification, enrichir la syntaxe et le style en faisant appel à l'imitation de certaines tournures grecques et latines, enrichir le vocabulaire en redonnant vie à de vieux mots français, en faisant appel aux mots dialectaux, aux mots techniques de la langue des métiers, en composant des mots nouveaux. La langue doit être travaillée pour être pérennisée ; il faut tailler, émonder, pour ne garder que les rameaux vifs.

Le succès de *la Deffence et illustration* se mesure à ses rééditions successives, en 1553, 1557, 1561, 1568, 1597, et aux vives réactions qu'elle suscite.

6. Louis MEIGRET, *Le Tretté de la grammere francoeze*, Paris, Chrestien Wechel, 1550. In-quarto, édition originale

Bibliothèque de l'Institut de France, 4° O 50 H

Louis Meigret (1510?-1560?), traducteur d'auteurs latins et grecs comme Pline, Salluste, Cicéron et Aristote, est surtout connu en tant que grammairien. Il publie en 1542 un *Traité touchant le commun usage de l'écriture françoise...* où il affirme que l'orthographe doit suivre la prononciation. L'ouvrage donne lieu à des polémiques, des controverses et des débats qui se poursuivent aux siècles suivants.

En 1550 paraît le *Tretté de la grammere francoeze*, texte fondateur de la grammaire française, le premier écrit en français. Meigret refuse que le français soit subordonné au latin. Il comprend l'utilité d'une grammaire qui doit fixer l'usage et résoudre les difficultés : "Les règles sont dressées sur l'usage et façon de parler lesquels ont toute puissance, autorité et liberté". L'usage est observé avec fidélité et Meigret accepte à plusieurs reprises deux manières de dire : "j'ai passé" et "je suis passé", "je laisserai" et "je lairrai". Meigret note et enregistre, mais il s'efforce également d'expliquer.

7. Robert ESTIENNE , *Dictionnaire francoislatin, contenant les motz et manieres de parler francois tourne en latin*, Paris, Robert Estienne, 1539. In-folio, édition originale
Bibliothèque de l'Institut de France, Fol O55 B

Robert Estienne, né vers 1503, est le deuxième fils d'Henri Estienne, imprimeur juré de l'université de Paris et éditeur attiré de l'humaniste Jacques Lefèvre d'Étaples. En 1526, Robert reprend l'atelier paternel et épouse la fille de l'imprimeur Josse Bade, l'éditeur de Budé et d'Érasme. Il commence par publier des grammaires, des livres d'initiation au latin classique, puis il se lance dans les éditions annotées et commentées de textes latins, grecs et hébreux pour lesquels il fait tailler et fondre de nouveaux caractères par le célèbre Claude Garamond. Il est nommé imprimeur ordinaire du roi en lettres hébraïques et latines en 1539 et pour le grec en 1540. Éditeur de textes bibliques, il tombe sous le coup des condamnations de la Sorbonne et doit s'exiler à Genève en 1550. Il y exerce en tant qu'imprimeur jusqu'à sa mort en 1559.

À côté de ces éditions savantes, il compose trois dictionnaires qui font date dans l'histoire de la lexicographie. Plutôt que de réviser le *Calepin*, comme on le lui avait demandé, il rédige lui-même en 1531 un autre dictionnaire, le *Dictionarium seu latinae linguae thesaurus*. C'est un dictionnaire de latin classique. Estienne veut supprimer les mots appartenant au latin médiéval, étayer chaque mot d'une citation tirée d'un auteur latin classique. Or, dans cet ouvrage, qui devrait être entièrement rédigé en latin, apparaissent des interprétations françaises dues, selon Estienne, à la difficulté qu'il rencontre pour transposer certaines locutions latines difficiles.

En 1538 paraît, issu du précédent, un dictionnaire expressément bilingue, le *Dictionarium latino-gallicum*, celui-ci destiné non plus aux "gens de haut savoir", mais aux étudiants, et en 1539 son "inversion", le *Dictionnaire francoislatin*, premier ouvrage à porter comme titre le nom français de "dictionnaire". Il s'agit du premier inventaire étendu, riche d'environ 10 000 entrées, du vocabulaire français de l'époque. La lexicographie française tout entière en découle, directement ou indirectement.

En 1549, année de *la Deffence et illustration* de Du Bellay, paraît la deuxième édition du dictionnaire. De nombreux mots sont ajoutés sans équivalents latins, définis par conséquent en langue française ; des explications en français sont données pour la plupart des mots difficiles avec des étymologies. Le dictionnaire se propose de faire découvrir la richesse de la langue française et envisage la création d'un dictionnaire français qui aurait pour but de "dresser des règles, tant pour l'intelligence des mots que pour la droite écriture d'iceux".

8. Jean NICOT, *Thrésor de la langue francoyse tant ancienne que moderne, auquel entre autres choses sont les mots propres de marine, vénerie et faulconnerie*, Paris, David Douceur, 1606. In-folio, édition originale
Bibliothèque de l'Institut de France, Fol O 55*

Jean Nicot, seigneur de Villemain, est né vers 1530 à Nîmes. À Paris, il gagne la confiance des rois de France et, envoyé en mission diplomatique au Portugal en 1560, il fait parvenir à Catherine de Médicis des fruits exotiques tels que le citron, l'orange et la figue ainsi que la graine de pétun, le tabac, plante d'Amérique encore inconnue en Europe. À son retour, il lui apporte la plante elle-même, à laquelle les botanistes donneront par la suite le nom de *nicotiana*. Il se fixe alors à Brie-Comte-Robert pour se consacrer à des travaux d'érudition dans sa très riche bibliothèque.

Jean Nicot est l'auteur des compléments au *Dictionnaire francoislatin* de Robert Estienne qui paraît en 1573 chez le beau-frère de celui-ci, Jacques Dupuys. Il prépare ensuite l'édition de 1606 parue deux ans après sa mort. Celle-ci se démarque des éditions précédentes par l'affermissement de l'aspect monolingue du dictionnaire, souligné par le titre même de *Thrésor*. Le français est utilisé pour des commentaires, des exemples, des informations telles que les indications grammaticales, les définitions, les remarques sur l'usage. Nicot veut enregistrer la langue "tant ancienne que moderne". Il cite des auteurs anciens à l'appui de ses explications, il oppose le français courant à des variantes géographiques, notamment pour la langue d'oc et la langue d'oïl, il signale les emprunts aux langues étrangères.

On trouve aussi chez Nicot des articles entièrement monolingues et, d'une manière générale, tous les types d'information ainsi que tous les procédés de description utilisés depuis dans les dictionnaires

français. Il ouvre la voie aux dictionnaires de la fin du siècle et il est abondamment utilisé par la postérité. Cotgrave (n° 13) s'en inspire, Monet également (n° 10) sans le reconnaître, Ménage (n° 48) le cite constamment. Il sert pour les travaux de l'Académie française.

9. Pierre LE GAYGNARD, *L'Aprenmolire françois, pour aprendre les jeunes enfans et les estrangers à lire en peu de temps les mots des escritures francoizes nouvellement inventé et mis en lumiere avec la vraye orthographe françoize*, Paris, Jean Berjon, 1609. In-octavo, édition originale
Bibliothèque de l'Institut de France, O 155C**

L'Aprenmolire est une méthode originale pour, comme son nom l'indique, "apprendre à lire les mots". Son auteur veut en outre apporter un certain nombre de modifications simplifiant l'orthographe : il distingue par exemple *i* et *j*, *u* et *v*, lettres qui ne l'étaient pas auparavant dans les textes imprimés.

Alors que, dans beaucoup d'écoles, jusqu'au XIX^e siècle, l'apprentissage de la lecture se fait en latin car toutes les lettres s'y prononcent, cette méthode utilise le français et témoigne de l'essor de cette langue au détriment du latin. Au XVI^e siècle et au début du XVII^e encore, selon la tradition médiévale de la culture orale, les fils de famille apprennent le latin comme une langue vivante, par la conversation avec un précepteur. C'est le cas bien connu de Montaigne, c'est aussi celui de Charles Perrault, qui raconte dans ses *Mémoires* que sa mère lui avait appris à lire et que son père lui faisait répéter ses leçons le soir après souper, l'obligeant "de lui dire, en latin, la substance de ces leçons".

Cette pratique du latin parlé comme une langue vivante tombe en désuétude dans le cours du XVII^e siècle et disparaît à la fin du siècle, en grande partie à cause des méthodes de certains pédagogues qui, tels les maîtres des Petites écoles de Port-Royal, ceux de l'Oratoire et les frères des Ecoles chrétiennes, accordent une plus grande place au français.